

Pauvreté – 1

C. Perrault, *Contes*, le petit Poucet

Il était une fois un bûcheron et une bûcheronne, qui avaient sept enfants (...). Ils étaient fort pauvres, et leurs sept enfants les incommodaient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvait encore gagner sa vie. (...) Il vint une année très fâcheuse, et la famine fut si grande que ces pauvres gens résolurent de se défaire de leurs enfants. Un soir que ces enfants étaient couchés, et que le bûcheron était auprès du feu avec sa femme, il lui dit, le cœur serré de douleur : Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfants : je ne saurais les voir mourir de faim devant mes yeux, et je suis résolu de les mener perdre demain au bois, ce qui sera bien aisé, car tandis qu'ils s'amuseront à fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voient. Ah ! s'écria la Bucheronne, pourrais-tu bien toi-même mener perdre tes enfants ? Son mari avait beau lui représenter leur grande pauvreté, elle ne pouvait y consentir ; elle était pauvre, mais elle était leur mère. Cependant ayant considéré quelle douleur ce lui serait de les voir mourir de faim, elle y consentit, et alla se coucher en pleurant.

F. Quesnay, articles *Encyclopédie*

Partout où le fermier manque et où les bœufs labourent la terre, les paysans languissent dans la misère ; le métayer qui est pauvre ne peut les occuper : ils abandonnent la campagne, ou bien ils y sont réduits à se nourrir d'avoine, d'orge, de blé noir, de pommes de terre, & d'autres productions de vil prix qu'ils cultivent eux-mêmes, & dont la récolte se fait peu attendre. (Fermiers)

Entre tous les hommes qui produisent par leurs travaux, ceux qui ne consomment que ce qu'ils produisent, et tout ce qu'ils produisent, sont les moins profitables à l'Etat : tels sont les paysans, les pauvres qui ne cultivent que quelques productions de vil prix, qui ne vendent rien, qui n'achètent rien, qui ne servent à rien aux autres hommes et qui ne sont occupés uniquement qu'à (sic) pourvoir difficilement et misérablement à leurs besoins. (Hommes)

C'est en effet dans ces provinces, que le prix du blé ne peut soutenir les frais pécuniaires de la grande culture ; qu'on ne cultive les terres qu'aux dépens des terres mêmes, & qu'on en tire le produit que l'on peut en les faisant valoir avec le moins de dépenses qu'il est possible. (Grains)

« Ces hommes (...) périssent enfin, et le territoire abandonné ne soumet plus que des friches à la domination d'un souverain » (Hommes)

Adam Smith, *Richesse des nations*

Chez les nations sauvages qui vivent de la chasse et de la pêche, tout individu en état de travailler est plus ou moins occupé à un travail utile, et tâche de pourvoir, du mieux qu'il peut, à ses besoins et à ceux des individus de sa famille ou de sa tribu qui sont trop jeunes, trop vieux ou trop infirmes pour aller à la chasse ou à la pêche. Ces nations sont cependant dans un état de pauvreté suffisant pour les réduire souvent, ou du moins pour qu'elles se croient réduites, à la nécessité tantôt de détruire elles-mêmes leurs enfants, leurs vieillards et leurs malades, tantôt de les abandonner aux horreurs de la faim ou à la dent des bêtes féroces. Au contraire, chez les nations civilisées et en progrès, quoiqu'il y ait un

grand nombre de gens tout à fait oisifs et beaucoup d'entre eux qui consomment un produit de travail décuple et souvent centuple de ce que consomme la plus grande partie des travailleurs, cependant la somme du produit du travail de la société est si grande, que tout le monde y est souvent pourvu avec abondance, et que l'ouvrier, même de la classe la plus basse et la plus pauvre, s'il est sobre et laborieux, peut jouir, en choses propres aux besoins et aux aises de la vie, d'une part bien plus grande que celle qu'aucun sauvage pourrait jamais se procurer

T. Malthus, *Essai sur le Principe de population*.

En Angleterre, on a fait des lois pour établir en faveur des pauvres un système général de secours ; mais il est probable qu'en diminuant un peu les maux individuels, on a répandu la souffrance sur une surface beaucoup plus étendue.

Ceux que n'arrêtent point ces obstacles et qui se marient quand même n'ont que deux alternatives. Ou bien ils continuent à vivre chez eux dans une misère croissante ; ou bien ils s'entassent dans des asiles étroits et malsains où règne une effrayante mortalité, surtout parmi les enfants. C'est ainsi que les lois, ou la façon dont elles sont appliquées, détruisent en grande partie la population que ces mêmes lois ont fait naître.

Les obstacles destructifs qui s'opposent à l'accroissement de la population sont très variés. Ils englobent tous les phénomènes qui tendent à abrégier, par le vice ou le malheur, la durée naturelle de la vie humaine. On peut ainsi ranger sous ce chef les métiers malsains ; les travaux rudes, pénibles ou exposant à l'inclémence des saisons ; l'extrême pauvreté ; la mauvaise nourriture des enfants ; l'insalubrité des grandes villes ; les excès de tous genres ; enfin les maladies et épidémies, la guerre, la peste et la famine.

Selon le Dr. Robertson, les exemples de pareilles calamités sont fréquents chez les nations sauvages. Cet historien cite le témoignage d'Alvar Nuñez Cabeça de Vaca, aventurier espagnol qui vécut près de neuf ans chez les sauvages de Floride. Ils ignorent l'agriculture et mangent la racine de certaines plantes qu'ils ont beaucoup de peine à se procurer. Ils prennent quelquefois du poisson ou tuent du gibier, mais en si petite quantité qu'ils sont constamment affamés, au point qu'ils sont obligés de manger des araignées, des oeufs de fourmis, des vers, des lézards, des serpents, parfois même une sorte de terre onctueuse. Et ce voyageur ajoute : « Je suis persuadé que si leur sol contenait des pierres, ils les avaleraient ! » Ils mangent même les os des poissons et des serpents après les avoir broyés. La seule époque où ils ne souffrent pas la faim est celle pendant laquelle mûrit un fruit semblable à l'opuntia, ou poire épineuse. Mais pour trouver ce fruit, ils sont obligés de s'éloigner beaucoup de leur habitat, et cet auteur observe qu'ils doivent souvent se priver de nourriture plusieurs jours de suite.

Leur taille ne passe pas cinq pieds, leur ventre est proéminent, leurs épaules relevées ; ils ont une grosse tête, des membres grêles et fluets

Tous les voyageurs décrivent les habitants de la Terre de Feu comme placés au plus bas degré de l'existence sociale. Mais nous connaissons peu leurs mœurs et leurs habitudes domestiques. La stérilité de leur pays et leur état misérable ont empêché que se nouent avec eux des relations commerciales qui auraient pu nous apporter des renseignements sur leur manière de vivre. Il n'est pourtant pas difficile de concevoir quel genre d'obstacle arrête la population d'une race primitive dont la misère est évidente : ils meurent de froid et de faim, couverts d'ordure et de vermine, sous un climat très rude dont ils n'ont pas

trouvé le moyen d'adoucir les effets. Les naturels de la Terre de Van Diemen (Tasmanie) sont aussi misérables. Ceux des îles Andaman, plus à l'Est, paraissent encore moins bien lotis. Quelques récits de voyageurs nous les montrent occupés sans répit à chercher leur maigre nourriture. Comme les forêts ne leur offrent à peu près aucune proie animale et peu de végétaux comestibles, ils sont réduits à grimper sur les rochers ou à errer sur le rivage pour y chercher les poissons jetés à la côte, ressource toujours précaire dont ils sont d'ailleurs privés pendant les tempêtes. Leur taille ne dépasse pas cinq pieds; ils ont le ventre proéminent, les épaules rejetées en arrière, une grosse tête, des membres grêles et fluets. Leur aspect dénonce le dernier degré de la misère et un affreux mélange de férocité et de besoin.

Cet état de choses contribue à maintenir la férocité qu'on remarque chez les sauvages, surtout en Amérique. Ils ne combattent pas pour conquérir, mais pour détruire. C'est par la mort de son ennemi que le vainqueur assure sa propre vie. Les Iroquois expriment leur intention d'entrer en guerre par ces mots: « Allons manger ce peuple » ! Lorsqu'ils sollicitent le secours d'un allié, ils l'invitent à boire un consommé préparé avec la chair de leurs ennemis. Une fois cette coutume établie, la crainte de devenir la proie d'un ennemi vorace suffit à animer le sauvage d'un ressentiment tel qu'il en vient à dévorer les prisonniers tombés entre ses mains, sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir la faim pour expliquer cette conduite.

Rien n'est plus propre à faire sentir cette vérité que l'éducation des sauvages américains. Tout ce qui peut inspirer la patience au sein des tourments, tout ce qui peut endurcir le cœur et étouffer la compassion y est soigneusement mis en usage. L'homme civilisé, au contraire, s'applique à la vérité à munir l'enfance de la force nécessaire pour supporter les maux qui de temps en temps nous affligent, mais il n'exige pas que la vie se passe à les attendre (...). On peut conclure de ces deux genres d'éducation (...) que l'homme civilisé espère jouir et que le sauvage s'attend à souffrir.

Angus Deaton, *La grande évasion*

Dans l'histoire de l'humanité, la plus grande évasion consiste à échapper à la pauvreté et à la mort. Pendant des millénaires, ceux qui avaient la chance d'échapper à la mort affrontaient ensuite des années de pauvreté écrasante. Grâce aux Lumières, à la révolution industrielle et à la théorie microbienne, le niveau de vie a considérablement augmenté, l'espérance de vie a plus que doublé, et nous menons des vies meilleures et plus épanouies que jamais¹.

T. Piketty, *Le Capital au XIXe siècle*

« S'il n'existait pas une minorité suffisamment dotée en patrimoine, personne ne pourrait se préoccuper d'autre chose que de survivre [...]. Dans cet univers, seule la possession d'un patrimoine permet d'atteindre un niveau d'aisance suffisant pour vivre avec dignité² ».

E. et J. de Goncourt, *Germinie Lacerteux*.

Nous nous sommes demandé si ce qu'on appelle « les basses classes » n'avait pas droit au Roman ; si ce monde sous un monde, le peuple, devait rester sous le coup de l'interdit

¹ Angus Deaton, *La grande évasion*, PUF, 2016, p.43

² Thomas Piketty, *Le capital au XXIe siècle*, 2013, Seuil, p.661-662.

littéraire et des dédains d'auteurs qui ont fait jusqu'ici le silence sur l'âme et le cœur qu'il peut avoir. Nous nous sommes demandé s'il y avait encore, pour l'écrivain et pour le lecteur, en ces années d'égalité où nous sommes, des classes indignes, des malheurs trop bas, des drames trop mal embouchés, des catastrophes d'une terreur trop peu noble. Il nous est venu la curiosité de savoir si cette forme conventionnelle d'une littérature oubliée et d'une société disparue, la Tragédie, était définitivement morte ; si, dans un pays sans caste et sans aristocratie légale, les misères des petits et des pauvres parleraient à l'intérêt, à l'émotion, à la pitié, aussi haut que les misères des grands et des riches ; si, en un mot, les larmes qu'on pleure en bas pourraient faire pleurer comme celles qu'on pleure en haut.